

La Couleur de l'aube



AGNÈS
MAROT

ARMADA
fantasy

Du même auteur :

De l'autre côté du mur - Éditions du chat noir - 2013

Retrouvez nous sur internet

www.editions-armada.com

Tous nos livres, nos ebooks, nos auteurs

Agnès MAROT

LA COULEUR DE L'AUBE

*À mon Prince, qui m'a fait découvrir la couleur de l'aube,
Et à Ioana, sans qui elle n'aurait jamais vu le jour.*



Éditions
ARMADA

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans l'autorisation expresse de l'auteur.



© Agnès MAROT & Éditions *ARMADA* 2014

Couverture : Catherine NODET

Prélude

LE TONNERRE GRONDA au-dessus des hommes, rôle d'impuissance échappé des entrailles de la nature. Doha saignait. Elle qu'on appelait le monde, la nature et la mère de toute vie, elle qu'on chérissait autrefois comme une sœur et une amie, se retrouvait livrée à elle-même, délaissée par ceux qu'elle cajolait depuis sa création. Doha se débattait contre les cinq villes qui rongeaient progressivement le cœur de chacun de ses habitants. Depuis des siècles, les Cinq cités cherchaient à la contrôler en manipulant les hommes, à échapper à l'équilibre que la nature leur imposait pour maintenir l'harmonie entre les humains qui l'habitaient, les éléments qui la nourrissaient et la pulsion de vie qui émanait d'elle. Doha étouffait, peinait à respirer un air qui lui avait appartenu ; ses forces s'amenuisaient à mesure que les Cinq gagnaient en puissance.

Même les éléments, ses fils, perdaient leur liberté sous les assauts des villes. La terre, autrefois riche et fertile, devenait aride pour empêcher les hommes de se nourrir ; le feu brûlait les forêts, séchait les plantes, portait à Doha des coups chaque jour plus douloureux ; l'eau des lacs dévastait les champs, celle des puits croupissait pour répandre les maladies ; l'air, enfin, amassait les nuages au-dessus des têtes pour voiler les couleurs qui disparaissaient peu à peu, laissant dans le cœur des hommes une morosité permanente.

Dans un accès de rage, Doha lança un appel à ceux qu'elle nourrissait. Elle convoqua le vent, son allié le plus fidèle. Elle ordonna à la pluie de la rejoindre dans sa lutte. Sa fureur déchira le ciel d'éclairs d'un blanc éblouissant,

ses hurlements firent trembler le sol et pleurer les nuages. Pas un instant la nature-mère ne chercha à blesser. Elle voulait juste rappeler à ses protégés, les hommes, qu'elle était encore en vie. Qu'ils pouvaient encore la sauver, devenir à leur tour ses protecteurs dans la lutte contre les Cinq, les villes qu'ils avaient construites. Eux seuls étaient capables de maîtriser celles qu'ils avaient créées et qui s'étaient retournées contre eux.

Dans un dernier espoir, Doha fit pousser des arbres et des fleurs aux couleurs vives dans un petit jardin pour réveiller la conscience des humains. Le vent, joueur, s'y installa, virevolta parmi les feuilles des arbres, fit danser les cheveux d'une fillette qui comptait les pétales d'une marguerite. Il fut touché par sa joie de découvrir la plus simple des plantes. Il lui chuchota à l'oreille des mots qu'elle ne comprit pas, la protégea de la pluie qui pleurait pour Doha, l'enveloppant d'un cocon de douceur pour transformer les lourdes gouttes en caresses réconfortantes. À sa façon, il sublima la détresse de la nature dans le jardin qu'elle avait façonné ; il cajola l'herbe foulée par la fillette, fit scintiller les gouttes de rosée parsemées sur le sol et créa un endroit féérique qui contrastait avec le reste du monde.

Puis il dit à Doha :

« J'ai montré ton vrai visage à une humaine. Je lui ai offert les couleurs, le calme et la magie de la nature pour qu'elle apprenne à te connaître. Quoi qu'il arrive, elle se souviendra de toi telle que tu es vraiment. C'est la meilleure arme que je peux t'offrir. »

Alors, Doha, épuisée par son récent combat, remercia le vent et apaisa la colère des cieux. Terre et eau essayèrent à leur tour de toucher le cœur des hommes pour aider la nature, leur mère et leur amie.

Mais les Cinq villes connaissaient mieux que quiconque le fonctionnement des humains qui les avaient créées. Elles se défendirent sans effort contre Doha, retournant contre

elle ses protégés pour affermir leur emprise sur le monde. Elles s'emparèrent des émotions des hommes pour diriger leurs actes, brisèrent l'équilibre de leurs sentiments et volèrent leur libre-arbitre. Et quand, blessée par le revirement de ceux qu'elle avait toujours choyés, Doha appela à son secours la fillette qui connaissait son vrai visage, celle qui saurait échapper aux Cinq, seul l'écho du silence répondit à sa souffrance.

1

La dernière nuit

Chapitre 1

Plongée dans l'obscurité

Il fut un monde où les couleurs se ternissaient jour après jour. Un monde où les sentiments devenaient les armes d'une lutte entre les villes et la nature.

Dans ce monde, nul ne s'apercevait de l'obscurité qui s'installait progressivement sur les cieux et dans les cœurs. Nul sauf, peut-être, quelques hommes et une fillette aux cheveux blonds.

C'est dans ce monde qu'est née Alya, la princesse au bandeau.

*Chant du bandeau, premier couplet
Interprété à la Cour par Terathiel,
ménestrel officiel de Yildiz.*

S^{IX ANS} Tout devient noir. Je ne vois plus rien. Je le savais, on me l'avait dit, mais je ne veux pas. Je serre les poings pour éviter de me frotter les yeux. « Tu ne dois pas pleurer, ni crier, ma petite, ne l'oublie pas. Il y va de ton honneur et de celui de ton père. » Je mordille mes lèvres. Nethy sera furieuse si je désobéis. Mais ce noir, ce vide... J'ai peur, j'ai si peur, toute seule !

Un éclat de rire me fait sursauter. Je me souviens des gens autour de moi. Des grandes personnes. J'entends des bruits que je connais. Un chat miaule et une enfant lui

parle. On dirait qu'elle n'a pas envie qu'on l'entende. Pour ne pas déranger la cérémonie ? Plus proche, je reconnais un souffle irrégulier, celui d'un adulte, avec un parfum de lavande. Je sais, c'est ma nourrice, ma Nethy ! Pourquoi elle ne m'aide pas ? Elle m'a dit... Elle m'a dit que je devais être une grande fille, que personne ne me guiderait aujourd'hui. Que je ne devais pas avoir peur. Mais moi, j'ai peur quand même. Je déteste le noir. Je veux juste voir la lumière... Si je bouge, je vais tomber. Comment je vais retrouver la salle du repas si on ne m'aide pas ? Je compte dans ma tête jusqu'à dix le plus vite possible pour ne pas me mettre à pleurer devant tout le monde. C'est interdit.

Je sens une odeur de pain chaud. D'où elle vient ? Peut-être que je vais trouver à manger là-bas ? Je fais un pas en avant. Je tâtonne le vide autour de moi. Tout ce que je connais est parti dans le noir. Je manque de tomber. J'ai envie de hurler pour que Nethy vienne me chercher, comme quand je me fais mal. Personne ne me caresse pour me consoler, personne ne me parle avec tendresse pour me rassurer. Qui viendra me réveiller quand je ferai un cauchemar, dans cette Nuit ? Je me sens toute petite au milieu des gens dont je devine la présence : ils doivent se moquer de moi, attendre que je trébuche pour rire tout haut. Ils me regardent. Je le sais, on me l'a dit : « Tout le monde te regardera, ma petite. Tu devras être courageuse ». Mais dans le noir, je ne suis pas courageuse, Nethy ! Pitié, quelqu'un, quelque chose, rendez-moi mes couleurs !

Marcher. Tomber. Me relever. Marcher encore. Écouter. Respirer lentement, ne pas pleurer. Avancer. Peut-être que là-bas, au bout du chemin, une lumière m'attend ?



La fête est finie, les invités sont partis. Papa aussi. Il est retourné dans son cabinet après le repas sans me parler. Peut-être qu'il est déçu parce que je suis tombée et que

j'ai pleuré ? Je n'ai pas fait exprès... Quand je suis arrivée dans le couloir qui part de la salle de la cérémonie, j'ai trébuché sur un tapis. J'ai perdu l'équilibre et je ne voyais pas où me rattraper. Je ne savais pas quand je toucherais le sol, j'ai presque été surprise quand j'ai senti le choc contre mes mains et mes genoux. Pourtant, j'étais déjà tombée, avant, mais là c'était différent.

Nethy n'est pas venue me chercher. J'ai dû me relever toute seule, alors que j'avais mal. Après, je ne savais plus où j'étais. J'ai demandé de l'aide et personne ne m'a répondu, alors j'ai pleuré même si je n'avais pas le droit. Nethy me reconforte toujours quand je pleure. Cette fois, elle n'a rien fait. Elle m'a abandonnée. J'ai fini par m'asseoir pour attendre que quelqu'un se décide à m'aider. Le sol était très froid. J'ai marché à quatre pattes jusqu'au tapis parce que c'était désagréable. Une main m'a relevée brusquement, et j'ai eu mal au bras là où elle m'a serrée. J'ai senti dans son geste la menace de me punir si je recommençais. J'ai eu peur.

Il y avait plein d'odeurs autour de moi, je n'arrivais pas à les reconnaître pour trouver de l'aide. Elles se mélangeaient toutes : la lavande avec le cuir, le pain avec l'huile qu'on met dans les cheveux. Finalement, j'ai avancé au hasard pour qu'on ne me gronde pas de rester immobile ; j'ai essayé de retenir mes larmes mais je n'y suis pas arrivée. Le bandeau sur mes yeux était trempé mais je n'ai pas osé le toucher parce qu'on me l'a interdit, alors que je n'avais qu'une envie : l'arracher. C'est pas ma faute si j'ai peur du noir ! Je leur ai dit. Ils n'ont pas réagi, ils ont attendu que je trouve mon chemin. J'ai continué à avancer tout droit dans le couloir en me tenant au mur pour ne pas tomber. La tapisserie était douce sous mes doigts. J'ai entendu des froissements de tissu derrière moi, et aussi des murmures. Quand j'ai hésité, j'ai même perçu un rire moqueur juste à ma droite, un rire qui puait le vin.

À un moment, j'ai senti le creux dans le sol devant la salle à manger, celui dans lequel je me suis foulé la cheville quand j'étais petite. J'ai tourné pour trouver la porte, toute fière. Je me suis trompée de sens. Je voulais m'appuyer sur la poignée mais mes mains n'ont touché que du vide et j'ai encore trébuché. Cette fois, je me suis relevée seule, j'ai fait demi-tour et je suis entrée dans la salle pour le repas, comme on m'avait demandé. La bouffée de chaleur à l'odeur de bois brûlé qui m'a accueillie m'a confirmé que je ne m'étais pas trompée. J'ai dessiné dans ma tête la grande table au centre de la pièce, avec des chaises de chaque côté et la cheminée tout au fond, sur le mur plus sombre que les autres. J'ai essayé de me souvenir où étaient les meubles avec la jolie vaisselle mais je n'ai pas réussi. J'ai eu peur de casser quelque chose si j'avancais encore.

Heureusement, les invités ont applaudi et j'ai de nouveau senti le parfum de lavande à côté de moi. Nethy m'a aidée à m'asseoir sur une chaise, elle m'a dit que j'étais une grande fille maintenant, que je n'aurais plus peur du noir. Papa, lui, n'a rien dit.



« Fiston ! Vient-y donc voir par là que j'ty apprenne les mots !

— Ça sert à rien m'man, tu l'sais ben. Les livres c'est rien que pour les riches. Nous aut' fangeux z'avions rien à y faire.

— Tais-toi donc, garnement ! J'te dis qu'tu vas finir d'apprendre à lire, et vite ! Ma mère m'a appris et sa mère avant elle ; c'tune chance ! J'veux point qu'tu grandisses dans c'te mesure avec les aut' boueux ; on va bientôt parler comme les riches et on va s'faire embaucher au château. »

M'man a rien compris. Elle s'est d'jà fait avoir par un noble, et elle veut encore éduquer l'mioche que ça lui a causé comme si c'était un riche. Moi j'dis que c'est pas

parce que mon père l'a mise en cloque que j'ai son sang dans l'corps : tout c'qui m'a donné, c'est une vie d'misère. J'veux pas aller traiter avec ces foutus riches et j'veux pas baisser la tête d'vant eux. J'préfère encore rester dans la fange.

Pis les aut' me regardent bizarr'ement quand j'leur montre que j'sais lire. Many a ce p'tit sourire en coin qu'on dirait que c'est un fauve, j'me d'mande toujours si y va pas essayer d'me manger. Tomy a d'jà essayé d'me voler le livre : y sait pas à quoi ça sert mais y veut toujours c'qu'il a pas. Ah, et y'a aussi Ted. Lui y m'fait vraiment peur. Un jour l'a tué un chat juste parce qu'il était assis à sa place. J'crois bien qu'il pense qu'j'veux dev'nir riche juste pour être mieux qu'lui ; l'a rien compris, moi j'veux juste rester avec eux. C'est m'man qui fout tout en l'air, avec ses idées d'vivre au château comme domestique d'la princesse.

Elle, si j'la tenais, j'lui f'rais mille morts. Paraît qu'elle mange tous les jours, et même plusieurs fois ! C'pas humain de s'empiffrer autant. Elle pourrait m'donner un peu, mais non, même pas elle sort du château, elle va pas nous filer à bouffer. Remarque, elle survivrait sans doute pas. Ça doit être pour ça qu'son père l'enferme. J'suis bien content qu'mon père à moi soit pas là : j'lui aurais montré moi, comment c'est qu'la vie dans la fange ! Ça aurait fait du bien à sa gueule de noblion. Prendre ma mère et partir sans même lui laisser un sou, c'était salaud. L'pire, c'est qu'les aut' ont été jalouses de m'man : elles sont sûres qu'elle a caché l'magot quelque part, et d'puis elles lui font des misères. Mais moi j'sais bien qu'y a pas d'magot, y m'a rien laissé d'autre qu'une peau plus foncée. Mon estomac me l'appelle à chaque fois qu'j'oublie.



Nethy a menti. J'ai encore peur, même après deux mois dans le noir. J'essaie d'oublier, je m'occupe dans mon jardin et je joue avec une pâquerette – je crois que c'en est

une ? Elle a un cœur tout doux et des petits pétales si fins que je les arrache sans faire exprès. Je sens le tissu délicat se déchirer sous mes doigts. Le vent se lève d'un coup ; c'est bizarre, je ne l'avais jamais senti si fort ici. Les murs me protègent bien d'habitude. Pourtant je n'ai pas froid, l'air est joueur, caressant. Mes cheveux me chatouillent le visage quand il les soulève. Au moment où il se glisse dans le creux de mon cou, j'ai l'impression de l'entendre rire. Ce que c'est amusant ! Peut-être qu'il essaie de me dire quelque chose ? Mais non, il s'en va, il me laisse seule avec ma fleur arrachée dans les mains.

Soudain, mon cauchemar revient. Je *le* vois, comme avant. Il est encore plus menaçant que la dernière fois. Ses grands yeux sombres me regardent. Il s'approche, il va m'attraper ! J'essaie de sortir du noir mais le bandeau m'en empêche. Je crie. Il est là, Nethy, il est encore là ! Il m'attend dans le noir, il va me prendre ! Il approche tout près de moi, je sens son haleine de fruit pourri sur mon visage. Si je ne fais rien, il va me tuer !

J'agrippe le bandeau et je tire de toutes mes forces pour retrouver enfin le soleil et *le* faire fuir. Je hurle si fort que ma voix se casse. J'ai l'impression d'arracher ma propre peau. C'est comme si on avait mis le feu à mon visage. Je me plie en deux et enfonce mes ongles dans mon bras pour que s'arrête cette douleur insupportable. Pourquoi papa m'a fait une chose pareille ?



M'man frappe à la porte du château, elle garde la tête baissée et m'cache derrière sa jupe de chanvre. J'déteste quand elle s'écrase comme ça d'avant les autres, surtout ceux d'en haut.

Un type en armure légère apparaît au bout d'un moment. Il nous r'garde des pieds à la tête avec un air mauvais.

« C'est pourquoi ? »

M'man prend son temps pour répondre, elle s'applique pour pas se tromper de façon de parler.

« Bonjour, monsieur, mon fils et moi sommes ici afin d'entrer au service de notre roi bien-aimé et de sa fille. Nous savons lire tous les deux, nous pourrions ainsi nous déplacer pour effectuer des courses. »

Il grogne un truc incompréhensible, s'écarte pour nous laisser passer et montre une pièce d'un geste de menton, sur not' droite. M'man m'prend la main et m'tire dans un réduit avec juste une chaise. Ses jambes tremblent, j'lui dis d's'asseoir, mais elle veut pas. On attend pendant un temps fou. Les salauds, ils en ont rien à foutre de nous. On est juste d'la piétaille.

Enfin, un gars bien habillé arrive, l'intendant j'parie. Il nous reluque, attend sans rien dire. M'man s'incline bizarr'ment et lui répète son baratin. Il grimace :

« Mouais. Et à part ça, vous savez faire quoi d'autre ?

— Je sais coudre. Au village, on vient me voir pour confectionner des robes pour les jours de fête. J'essaie de transmettre ce savoir à mon fils pour qu'il me succède un jour. »

J'ai l'impression qu'c'est pas ma mère qui parle : j'aime pas quand elle emploie c't'accent. Le type renifle, aboie quelque chose derrière son épaule.

Il crache :

« Ne bougez pas de là. Une servante viendra vous expliquer votre travail. Par contre, le gamin a intérêt à se faire invisible et à travailler dur. On n'aime pas les fainéants, ici. »

Il jette une livrée à la tête de m'man et s'en va sans même me r'garder. Un jour, j'les tuerai tous, ces noblions arrogants, et mon père le premier. Y sont si occupés à leurs affaires qu'ils imaginent même pas qu'on soit humains. Y castrent les serviteurs qui zyeuvent la princesse pour être sûrs qu'personne la violera, et même que

c'est pour ça qu'y mettent des hommes à sont service. Y savent que la m'nace suffit à r'froidir les ardeurs. Pour eux, on est juste invisibles, et les tâches s'font toutes seules. Crétins.

La servante arrive, elle a la même tunique que m'man. J'ai même pas envie d'écouter c'qu'elle dit. Au bout d'un moment, elle s'en va et m'man m'prend par la main.

« Allez, viens, fiston. Le travail nous attend. Et ce soir, 'pourrons dormir sur une vraie paille, après avoir mangé un r'pas chaud. Ça valait le coup d'apprendre la langue des nobles, 'pas ? »

J'réponds rien : c'est toujours mieux qu'mentir.



Tout le monde est couché dans le château. C'est le moment ou jamais. Je quitte mon lit, aussi silencieuse que possible. Le sol est froid sous mes pieds nus. J'essaie de sentir les bosses, les creux, ceux que j'ai appris à connaître. Je trébuche sur le tapis du couloir. Encore. Je jure : la prochaine fois, je m'en souviendrai ! Je sens un courant d'air dans ma nuque, une caresse du vent pour m'indiquer la direction à suivre. Est-ce que le couloir tourne ? Je m'approche du mur et en effleure la surface. Rien de ce côté-là. Je fais la même chose de l'autre côté. Cette fois, je sens un angle se former sous mes doigts. C'est ça ! Un chuchotis de l'air dans ma nuque, juste après le tapis que je ne retrouve jamais : c'est l'intersection qui mène vers les appartements de Nethy. Je ferais mieux de ne pas m'attarder.

Je poursuis tout droit, attentive aux moindres mouvements de l'air, toujours là pour m'aider, plus fidèle qu'un ami. Une caresse enjôleuse, sur ma joue gauche. Encore une intersection ? Je m'approche, souriante. Je touche au but. Je me heurte violemment contre le mur du couloir. Je jure à nouveau. J'ai encore oublié la meurtrière ! Arriverai-je un jour à me déplacer sans me couvrir de bleus ? Nethy va encore se demander sur quoi j'ai bien pu me cogner... Elle

voudrait m'aider tout le temps, jusqu'à ce qu'on m'enlève ce satané bandeau. Elle ne comprend pas que je veux y arriver seule. À six ans et demi, je suis quand même assez grande pour ne plus demander de l'aide quand je dois aller aux latrines ! Je pourrais utiliser le pot-de-chambre, mais je déteste l'odeur qui reste dans la pièce toute la nuit. Comment font-ils pour ne pas la sentir ?

Je serre les dents et avance encore dans le couloir, jusqu'au prochain appel du vent. Je sais qu'il fait tout pour me guider, mais je ne comprends pas encore bien ce qu'il me chuchote à l'oreille. J'inspire un grand coup : c'est là que ça se complique. La main appuyée sur le mur, je tâtonne les marches de l'escalier en colimaçon qui mène à mon but. Une vive odeur d'urine me confirme que je suis sur la bonne voie. Si je parviens à passer sans tomber, j'aurai vaincu six mois de bleus et de chutes. Une marche après l'autre, je descends l'escalier en prenant soin de poser mon pied sur la partie la plus large pour garder mon équilibre. Une... Deux... Trois... Sept... Dix... Douze ! J'y suis ! Plus fière que jamais, je fais un dernier pas en avant en sautillant de joie. Ou du moins, j'essaie : je m'étale de tout mon long sur la dernière marche de l'escalier. Treize marches. Treize, pas douze.

Comment mériterai-je la confiance de mon père si je ne suis même pas capable de me diriger seule ?



Huit ans

« Ealeth, va donc voir la princesse dans son jardin, au cas où elle ait besoin d'aide pour se diriger. T'es assez grand pour t'occuper d'elle maintenant. Et inutile de protester : tant que tu sauras pas coudre correctement, tu resteras à son service. Après, t'iras au cours de maintien avec Nethy, faut t'débarrasser de ce fichu accent ! »

Servir une fille d'un âge qu'a tout ce qu'elle veut est humiliant. Elle a même son propre jardin ! J'y suis encore

jamais allé mais j'le déteste déjà. Chez moi, il y avait que quelques planches de bois mises ensemble par des clous et un peu de paille pour couper l'froid. Et cette histoire d'accent ! Franch'ement, j'fais déjà bien assez d'effort. Je déteste leur langue, même si Nethy m'dit que j'irai nulle part sans ça. Pfff...

Aujourd'hui, c'est la première fois que j'serai seul avec la princesse. Ce sera pt'êtr l'occasion de lui rendre tout ce qu'elle m'a fait ? Son rire dans les couloirs quand j'me pique les doigts, les restes de son repas – cerf en sauce, brouet vert, pâtisseries – sur la robe que m'man a mis des mois à fabriquer... On dirait qu'elle me nargue.

En arrivant dans le jardin, j'peux pas retenir un cri de surprise. J'ai l'impression de découvrir un autre univers. L'herbe, les arbres et les fleurs ont les mêmes formes que chez moi, mais ils ont un manteau étrange qui leur donne un aspect... « féérique », comme dirait Nethy. Peut-être que... c'est p'têt... les couleurs ? Celles qu'étaient mentionnées dans le livre de m'man ? Il paraît qu'avant, Doha tout entière en avait. J'ai oublié leur nom : là d'où j'viens, dans la fange de Yildiz, seuls le gris de la misère et l'marron du fumier restent. Les autres ont disparu depuis si longtemps que j'imaginai pas qu'une telle diversité existe encore aujourd'hui.

Au-dessus d'nos têtes, un nuage voile le soleil et ternit tout. Vêtements, routes et bâtisses sont d'la même boue grisâtre. Même les visages se ressemblent ; sauf le mien, il est un peu plus sombre. Je croyais que c'était normal, que le monde était ainsi et que les couleurs avaient disparu pour toujours. Alors pourquoi son jardin dégage autant de couleurs ? Pourquoi *elle* ?

Un vif éclat au-dessus de l'herbe.

Un petit soleil descendu dans le jardin.

Des cheveux blonds balayés par le vent.

T'es là, héritière de Yildiz, au centre de cet univers féérique. Tu tournoies sur toi-même, le visage tourné vers le ciel, et tu ris d'une voix claire. Tu lèves les bras et les rabaises le plus vite possible comme un oiseau, tu t'arrêtes, murmures quelque chose au vide. Un courant d'air soulève le bas de ta robe et ondule autour de tes jambes, comme s'il voltigeait autour de toi. J'aurais pourtant juré qu'il y avait pas de vent aujourd'hui.

T'es belle. Je croyais qu'en t'voyant j'aurais envie de te tuer, mais je peux pas bouger. Je veux juste te regarder tourner en riant. C'est étrange, t'as même pas l'air heureuse. Tu peux pas être à l'origine de toutes mes souffrances. T'es là, fillette aveuglée par son père qui trouve refuge dans son jardin, et le seul ami à qui tu te confies est un courant d'air. T'as probablement jamais pu choisir ta vie. Pas plus que moi. T'as obéi à ton père comme j'ai suivi ma mère quand elle m'a emmené au château ; t'as appris la politique comme j'apprends à coudre pour la remplacer quand elle sera trop vieille. Sans un mot, sans même un regard, tu m'ôtes toute la jalousie qui m'rongeait. C'est si brutal ! Est-ce que tu m'as jeté un sort ?

Quand j'vois ta p'tite main serrée sur le pan de ta robe pour la soulever, le léger tremblement de ton bras, j'suis émerveillé. Je te suis comme une ombre pour pas perdre ça. Cette magie. Tout est si terne, dehors. Je veux plus jamais connaître ça. Je refuse d'oublier la beauté des fleurs, celle des arbres de ton jardin où tu tournoies, inconsciente de l'ombre dissimulée près de toi.

D'une obscure façon, j'sens que tu rendras aux hommes les couleurs qu'ils ont perdues, et avec elles l'espoir d'un avenir meilleur. Seule, tu gardes le souvenir de leur éclat, tandis que nous autres fangeux de Yildiz en avons oublié jusqu'au nom. Le bandeau que t'as sur les yeux te protège de la disparition des couleurs en te voilant la déchéance du monde qui t'entoure.

Tu fonds en larmes au milieu du jardin. Tu t' caches dans ta robe pour pas voir le noir de ta nuit. Tu gémis, en proie à des peurs que je peux qu' imaginer. Et en te voyant là, si belle, si pure et pourtant si démunie, je sens mon cœur se serrer, fort, jusqu' à ralentir. J' ai l' impression qu' il va s' arrêter, se figer à jamais pour me punir d' avoir contemplé ce qui m' était pas destiné. Un murmure, une supplique adressée au vent comme un appel à l' aide, quitte tes lèvres et tournoie dans la clairière avant t' atteindre mon cœur. Un battement. Un autre. Encore un autre. Toute la rancœur que j' éprouvais contre toi se transforme en une passion que je saurais pas expliquer.

Je te promets de passer ma vie à t' aider, même si tu dois jamais t' en apercevoir. Je m' accrocherai à toi comme aux dernières couleurs, et j' essaierai de percer le voile d' obscurité de Yildiz en m' éloignant des êtres mesquins, pétris de jalousie, qui ont grandi avec moi. Je comprends que maintenant qu' on peut vivre sans envier son voisin. Quand ils te verront, eux aussi le sauront ; mais pour ça, tu dois garder cette innocence qui te permet de faire vivre le souvenir des couleurs, celles qui éclatent entre tes mains quand tu touches un brin d' herbe, une fleur, un arbre. Tes doigts conservent leur secret, ton innocence les éveille, elles qui ont disparu partout ailleurs. Moi, je serai là pour t' aider.



Onze ans.

D' un doigt, j' effleure le tissu qui voile ma vue. Son toucher est doux, ma peau glisse dessus comme sur de la soie. J' en connais les moindres accroches, les moindres aspérités. Voilà plus de cinq ans que mon père l' a fixé sur mes yeux. J' ai eu le temps de l' apprivoiser pour m' en faire un allié qui me protège du monde extérieur. À première vue, il ne semble retenu sur mon front que par quelques épingles coincées dans mes cheveux. Nul ne peut deviner

qu'une substance aux propriétés uniques m'empêche de l'enlever. J'ai bien essayé de le faire quand même, mais je n'ai jamais réussi. Chaque fois, la souffrance m'a empêché d'aller au bout de mon geste.

D'après ce que j'ai compris, l'apothicaire aurait utilisé l'argile d'un sanctuaire dédié à la nature et l'aurait transformé selon les besoins de mon père. Il a enduit mes paupières d'un liquide tiède et a posé un bandeau dessus. La seule qui peut le toucher, c'est Nethy. Chaque année, elle utilise un antidote à base de plantes venant de ce sanctuaire pour dissoudre la colle. L'apothicaire dit que la douleur que ça provoque est atroce, alors Nethy me donne d'autres plantes à mâcher pour m'endormir et m'anesthésier. Quand je me réveille, elle a ôté l'ancien bandeau et en a recollé un nouveau. Et bien sûr, je n'ai pas pu ouvrir les yeux. Elle me promet que, le jour de ma majorité, on me l'enlèvera pour de bon et je pourrai voir à nouveau. D'après l'apothicaire, le liquide protégera ma vue et les années d'obscurité ne devraient pas l'altérer.

Depuis le temps, j'ai appris à voir autrement, à me déplacer sans l'aide de personne. Je sens aux tremblements de Nethy sa rage ou son épuisement, je sais au parfum des fleurs depuis combien de temps elles n'ont pas connu la pluie. Quand on me parle, je reconnais à l'intonation de la voix des sentiments invisibles pour les autres ; je *comprends* ceux qui m'entourent. Du moins je le crois. Il y a quand même une présence, une seule, que je ne parviens pas à déterminer. Elle a une odeur chaude, comme le pain juste sorti du four. Elle m'accompagne partout, me rejoint dans le jardin chaque jour. Parfois, elle est même là, le soir, quand je me couche. Au début je croyais que c'était l'ombre de maman, mais maman était plus douce, plus légère. Je finis par croire qu'un mystérieux gardien veille sur moi, et apparaît dans chaque moment de détresse. Quelque part, ce petit secret me permet de

supporter l'enfermement. Il me reste encore quelque chose à moi, rien qu'à moi.

Malgré tous mes efforts, je ne suis toujours pas parvenue à appréhender les raisons qui ont poussé mon père à me faire grandir dans le noir. Il me dit que toutes les princesses portent un bandeau jusqu'à leur majorité pour apprendre à percevoir le monde avec un regard différent. Il me dit aussi que c'est pour me protéger qu'il m'empêche de sortir du château, que je risque de me perdre si je ne vois pas le chemin à emprunter. Je sens qu'il y a autre chose, mais je n'ose pas lui poser la question.

Il sait, pourtant, que la nuit me panique. La plongée dans l'obscurité m'a bouleversée ; encore aujourd'hui, il m'arrive de frémir au souvenir d'un cauchemar qui a hanté mon enfance. Un cauchemar que je revis parfois, dans ma nuit sans fin.

J'ai cinq ans.

De l'ombre de la chambre surgit une silhouette vêtue de noir. Un éclat de lumière de la bougie se reflète sur la lame pointée en direction de ma mère ; sans un mot, elle me pousse derrière la porte avant de faire face à son assaillant. Les gonds grincent tandis que le battant s'écarte de moi et laisse apparaître ma mère dans mon champ de vision. Je ne parviens pas à fermer les yeux quand la dague transperce la peau de celle qui m'a donné la vie et fait gicler de longues traînées pourpres sur le visage de l'homme en noir. Au son de son cri déchirant, je serre mes petits poings sur ma robe de nuit.

Je veux appeler à l'aide mais nul ne peut m'entendre. Il n'y a personne dans notre aile du château à cette heure-ci. Est-ce que le sang va couler encore longtemps sur le plancher ? Nethy va venir pour réparer la blessure et elle demandera aux domestiques de nettoyer. Maman va se relever, elle va...

Je ne parviens pas à ôter de ma vue les yeux exorbités de ma mère, sa bouche entrouverte en une vaine supplique, le sourire carnassier de celui qui fouille dans ses entrailles. Je me tapis dans l'ombre, j'espère qu'elle me protégera. Après tout, elle l'a bien caché, lui.

Mon poing se crispe un peu plus.

Mon pied avance pour retrouver l'équilibre.

La porte grince.

Un rai de lumière sur mon visage.

La lueur de folie dans ses yeux quand il plante son regard dans le mien.

Ma respiration s'affole à chaque pas qui le rapproche de moi ; l'obscurité m'a trahie, elle a refusé de me protéger. L'homme va me tuer, m'emporter comme il a emporté maman. Il ne s'est même pas donné la peine d'essuyer le sang sur son visage. Il prend son temps, comme s'il était amusé de me trouver là. J'ai envie de hurler mais aucun son ne franchit mes lèvres ; juste un gargouillis effrayé quand il se penche sur moi.

Son haleine chaude et âcre pénètre mes narines, m'étouffe. Il lit en moi la moindre de mes émotions, il boit ma peur, se repaît de ma souffrance. Il sait que, derrière lui, je vois le cadavre de maman dont le sang s'écoule lentement. Et ça lui plaît. Il approche encore, jusqu'à ce que son front halé touche le mien, jusqu'à ce que la chaleur de sa peau, moite du sang de sa victime, m'atteigne de plein fouet. Il lève sa lame jusqu'à mon visage, fait miroiter son éclat dans la lumière de la bougie. Un sourire se dessine sur ses lèvres quand il passe le fil aiguisé sur ma gorge, appuie un peu, mêlant une goutte de mon sang à celui de ma mère.

Puis il murmure ces mots qui me terrifient :

« Non, tu es trop jeune, petite princesse. Pour le moment, tu m'es plus utile vivante. Sois gentille, raconte bien à ton père ce que tu as vu. Avec les détails, d'accord ? »

L'odeur de mon gardien me chatouille les narines. Un frisson me sort de ma rêverie éveillée. Ça semble si réel. La folie du regard du meurtrier résonne comme la pire des menaces. Je sais qu'il reviendra pour moi.

Comme toujours après mes cauchemars, je ressens plus cruellement l'absence de ma mère. Je me souviens de ses baisers lorsqu'elle me couchait, ses lèvres douces qui se déposaient sur mon front, laissaient un peu de chaleur que je ne parvenais pas à retenir. Je revois sa fierté quand elle m'expliquait la dissolution des forces militaires après la guerre :

« Si nous fournissons des armes aux hommes, ils les utiliseront pour se battre. Si nous leur ôtons de l'esprit l'idée même de la violence, seule la paix régnera. », répétait-elle souvent. Son meurtrier ne devait pas connaître ce passage de notre histoire : sinon, il ne l'aurait pas tuée.

Elle, si aimante, n'aurait pas laissé mon père m'aveugler. Elle aurait tout fait pour me protéger. Pourtant, elle m'a été enlevée, et m'a laissée seule avec lui. Elle me manque tant... Pourquoi dois-je revivre jour après jour la mort de celle qui m'a donné la vie ?



Un bouton d'or se dépose délicatement sur ton bras, apporté par une bise légère. Pourtant, le vent n'a pas soufflé depuis des heures. Surprise par la douceur du pétale sur ta peau, tu l'attrapes de tes petits doigts, tu effleures la tige, puis le cœur de la fleur. Le sourire qui éclaire ton visage illumine ma journée. Tes doigts ravivent le souvenir de la couleur de cette petite fleur qui te va si bien. Je ne parviens pas à me rappeler son nom. Est-ce le vert ? Ou peut-être le jaune ?

Tu la glisses dans tes cheveux et ton bonheur fait disparaître quelques secondes l'obscurité qui plane sur le château. J'ai envie de te prendre dans mes bras, de te dire que tu n'es pas seule, que je serai toujours là pour toi. Je ne peux

pas bouger. J'ai trop peur de briser ton bonheur en le tachant de ma présence et de ses conséquences. J'ose à peine imaginer la douleur de la castration qui m'attend si on me trouve là. Comme souvent, je me suis glissé dans le jardin sans autorisation. Je risque beaucoup à chaque fois, mais ça en vaut la peine. Ton sourire vaut toutes les récompenses.

Ce bouton d'or... il t'a rendue si heureuse. Si je parvenais à t'en offrir un chaque jour, tu pourrais conserver ce sourire. Et moi, je pourrai contempler encore le jaune doré qui s'éveille sous tes doigts, celui que tu ne peux pas voir mais dont, peut-être, tu te souviens.



« ... pendaison sur la place publique aujourd'hui, ça va être un beau spectacle ! Vous viendrez ?

— Chut ! Voilà la princesse, efforcez-vous de paraître de bonne humeur ! »

Je retiens une grimace au passage de mon précepteur d'astronomie – celui à la voix grave, qui me lit mes leçons d'un ton affreusement ennuyant – et d'une noble que je ne connais pas. Les gens ont tendance à oublier que ce n'est pas parce que je suis aveugle que je n'entends rien. Je glane des informations qu'on veut me dissimuler mais, comme toujours, je n'en retire que de la frustration ; je n'ai pas la moindre idée de ce que veut dire « pendaison » et je n'ai jamais assisté à un spectacle.

Je crois qu'on me cache beaucoup de choses. Mon père demande à tous ceux qui m'entourent de ne dire que ce qu'il veut bien que j'apprenne. Je suppose qu'il veut m'épargner un autre traumatisme. Il se trompe. La Nuit ne préserve pas mon innocence, elle m'enferme dans l'ignorance. Un monde inconnu m'entoure et je ne peux me fier à personne pour répondre à mes questions.

Sans cette mystérieuse présence qui me suit partout, je serais complètement seule. Mon gardien, dont la seule odeur me réconforte mieux que personne... Chaque fois

que je fais un cauchemar, il est là. J'entends parfois son souffle lorsqu'il croit que je dors, je le sens se glisser derrière le rideau si une femme de chambre entre sans prévenir. Au début, j'avais peur. Pourtant, au fil du temps, je me suis habituée à lui, j'ai senti sa bienveillance à mon égard. À présent, la seule crainte qui me reste est qu'il disparaisse.

Depuis que ma mère est morte, c'est à peine si mon père m'a parlé. Autrefois si doux, il est devenu irascible et distant. Glacial, même. L'assassin ne m'a pas seulement ôté celle que j'aimais le plus au monde, il m'a aussi enlevé celui en qui je plaçais toute ma confiance. Ce jour-là, je suis devenue orpheline. Heureusement que Nethy était là.

Livrée aux horreurs que mon cœur renferme, je grandis dans l'inconscience de celles qui se déroulent à quelques mètres de moi.



Tu es seule dans ta chambre. Nethy t'a confiée à mes soins alors que les autres domestiques dorment depuis longtemps. À force de patience, j'ai fini par me glisser dans le cercle de tes proches serviteurs – exclusivement des hommes, à part Nethy. Le souvenir de la castration de ceux qui ont essayé de te toucher suffit à calmer nos ardeurs, alors que les femmes ont moins de scrupules à sortir des limites qu'on leur a fixées.

Comme tous les domestiques, je fais partie des meubles. Tu n'as jamais demandé mon nom, jamais peut-être remarqué ma présence. Parfois, cela me blesse, je suis pris d'une envie irrésistible de te parler pour que tu comprennes enfin la passion qui m'anime. Surtout quand les prétendants viennent te voir et colorent tes joues de rose par quelque mot doux. La jalousie qui me dévore alors me fait oublier mon rôle pendant un instant. La violence de mes sentiments m'étonne ; j'ai la sensation d'être quelqu'un d'autre, comme possédé par une présence perverse.

Mais ce soir, je me contente d'être près de toi. J'attends tes ordres avec l'espoir de pouvoir te regarder dormir quand tu baisseras ta garde.

« Peux-tu m'aider à ôter cette épingle, je te prie ? »

J'avance mes doigts vers ton visage, m'arrête un instant au niveau de ta joue. Je suspends mon geste, brûlant du désir de caresser du pouce les lèvres qui hantent mes rêves, de poser ma paume sur ta joue pleine de promesses de volupté.

Une seconde.

Deux.

Trois.

Le chemin de ta joue à tes cheveux me demande un effort surhumain.

Un étrange sentiment m'envahit au contact de ta chevelure soyeuse. Enivré par le parfum fleuri de tes cheveux fraîchement lavés, je m'arrête quelques instants pour te contempler une fois encore. De là où je suis, debout derrière toi, il me suffit de baisser les yeux pour voir ta gorge sous la robe d'intérieur transparente que tu mets pour dormir.

Tu as changé. Tes rondeurs enfantines ont disparu pour laisser place à des formes féminines. L'odeur chaude qui se dégage de ton corps me fait frissonner et étourdit mes sens. Le bandeau de soie noire entrelacé dans tes cheveux d'or contraste avec ta pâleur. Tes doigts restent accrochés un instant au bandeau, ils semblent tentés de le défaire, hésitants. Ta fragilité, tes hésitations, tes peurs, toutes se concentrent dans tes doigts alors qu'ils effleurent le nœud du bandeau. Je crains que tu ne tentes de l'arracher encore une fois, malgré les souffrances que cela te fait endurer. L'enfermement devient chaque jour plus insupportable pour toi.

D'un soupir, tu baisses la main. Je reprends mon souffle, dégage l'épingle de tes cheveux et la dépose sur ta table de chevet. Tu me remercies et, d'une voix lointaine, me donnes mon congé. Avant de parvenir à la porte, je me retourne, le

cœur battant. Le visage impassible, tu es devenue une jeune femme qui enfouit ses angoisses sous un masque aimable. Aussi beau que déroutant. Aussi délicat qu'immobile.

Dans le jardin, les couleurs pâlissent.



Dix-neuf ans.

« Nethy, Nethy ! C'est aujourd'hui, réveille-toi ! C'est le moment ! »

Je cours dans le couloir, glisse sur le sol en un dérapage contrôlé, envoie un baiser au vent qui m'a entourée de son étreinte et tambourine à la porte de ma nourrice.

« Nethy, dépêche-toi, c'est l'heure !

— Ça va, ça va, j'arrive... Pas la peine de hurler comme ça, je ne risque pas d'oublier. »

Sourire aux lèvres, j'effleure mon bandeau des doigts pendant que Nethy me conduit devant un miroir – je ne peux pas me voir, mais j'aime me placer là, comme je le faisais avec ma mère. À chaque anniversaire, elle me coiffait des heures durant devant la glace de sa chambre.

Nethy me caresse les cheveux. Cet après-midi, elle m'endormira pour la dernière fois et me mettra un ultime bandeau avant qu'on ne me l'enlève pour de bon, dans un an. Mais, ce matin, c'est notre petit moment rien que nous deux ; celui où elle me parle de maman et répond à toutes mes questions sur le monde.

« Tu crois que mes sujets seront heureux pour moi quand je pourrai les voir ?

— Bien sûr, ma princesse. Tout le monde attend avec impatience ton vingtième anniversaire.

— Ce n'est pas ce que j'ai entendu l'autre jour. »

Nethy se racle la gorge, se tait. Elle me cache quelque chose. Pourquoi personne ne me dit jamais la vérité ?

« Nethy, ça ne sert à rien de mentir, je sais tout.

— De quoi parles-tu ? »

Elle a répondu vite, trop peut-être. Sa main tremble un peu dans mes cheveux. Son souffle est plus irrégulier que d'habitude.

« Hé bien... je... j'ai entendu que parfois, les hommes étaient méchants.

— Méchants ? Comment ça ?

— Oh, vraiment méchants ! Ils oublieraient de dire merci quand on leur apporte de l'aide, et parfois même ils prennent des affaires qui ne leur appartiennent pas sans demander l'autorisation. »

Nethy soupire. Pourquoi ne répond-elle pas ? Elle devrait m'expliquer pourquoi ils sont si affreux – pas autant que le fou qui a tué ma mère bien sûr, mais lui était à part. Il ne devait pas être lui-même.

« Tu sais, ma princesse, tu dois encore apprendre beaucoup de choses. Quand tu retrouveras la vue, attends-toi à... à un choc.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que je dois savoir ? »

Seul le silence me répond. Encore une fois, on me cache la vérité. Qu'est-ce qui est si horrible, dehors, pour qu'on refuse de m'en parler ? Est-ce pour m'en éloigner que mon père m'a aveuglée et enfermée toute mon enfance ?



Tu grandis. Avec Nethy, tu apprends à retrouver tes couleurs autrement, en leur associant des formes, des objets. Mais parfois, lorsque tu te crois seule et que tu chuchotes ta peine au vent, je surprends dans tes mots une profonde angoisse. Entourée de dames et de domestiques, aimée de tous, tu te sens pourtant isolée et incomprise. Même s'il t'arrive parfois d'oublier tes terreurs et d'apporter un peu de joie dans le château, tu t'assombris dès que tes pensées s'envolent librement. J'ai vu de la colère dans tes poings serrés quand tu entendais la voix de ton père.

J'ai peur que tu oublies ce qui te rend unique. Tu es la dernière étincelle de joie dans une ville décrépie, torturée,

mal famée. Dehors, mes anciens compagnons deviennent chaque jour plus jaloux les uns des autres, se livrent à des actes innommables dans leur peur irraisonnée de n'être pas aussi riches et respectables que leur voisin. Hier, une femme de la petite noblesse a séquestré son mari et frappé la marchande avec laquelle il négociait un tissu. Apparemment, elle a estimé que la tractation durait un peu trop longtemps et les a suspectés de commettre l'adultère... C'est vraiment de la folie.

Avec la jalousie viennent la peur, la colère, le désir de vengeance et le désespoir. Les efforts de ton père pour restaurer la paix grâce à sa milice n'y changent rien : un mal s'empare des habitants et les rend plus mesquins. Les meurtres se multiplient, on vit chaque jour de nouveaux deuils, de nouveaux conflits. Yildiz tout entière semble gagnée par la jalousie malade.

Sauf toi. Avec ta chevelure blonde et ton rire cristallin, avec tes mains roses pressées sur tes lèvres écarlates pour étouffer le son qui dérangerait ton père, tu poses un rayon de lumière dans le château. À la mort de ma mère, trop vieille pour supporter les longues journées de labeur, j'ai définitivement quitté mes anciens compagnons de jeu pour lui succéder à ton service. Je me suis juré deux choses : retrouver mon père pour me venger de la misère dans laquelle il nous a enfoncés maman et moi et, d'ici-là, te consacrer chacune de mes journées. Cela suffit à mon bonheur.

Tu n'as sans doute jamais entendu parler de moi, jamais remarqué le gamin en haillons qui travaillait aux côtés de sa mère, courant se cacher dans un buisson ou derrière un rideau dès que quelqu'un approchait. Ni ce jeune homme qui te sert jour et nuit comme domestique personnel, qui prie pour qu'on ne le castre pas quand ses pensées dérivent. Pourtant, parfois, j'ai l'impression que tu souris à mon approche, que tu reconnais mon odeur. Tes traits se détendent quelques secondes, tu tournes la tête vers moi, puis

redeviens impassible. C'est sans doute un effet de mon imagination. Pourquoi prêterais-tu attention à un simple domestique, même si celui-ci est dévoué à ton service ?

Tous les matins, je t'apporte un objet aux couleurs vives pour que tu n'oublies pas. C'est moi qui ai déposé cet oiseau blessé sur le rebord de ta fenêtre ; sa gorge chaude luisait d'une belle teinte qui me rappelait celle de tes joues. Cette feuille d'arbre au toucher soyeux, que tu as crue tombée sur tes cheveux par un caprice du vent, je l'ai cueillie pour que tu respires son parfum et que tu retrouves le souvenir de ton jardin. Elle était verte, ou peut-être violette ? Tu l'as conservée avec toi jusqu'à ce qu'elle soit desséchée.

Et cette petite pierre bleue, si limpide qu'elle semblait renfermer un bout de ciel, qu'en as-tu fait ? Ce bleu, je le connais, je l'ai vu dans tes livres d'images. As-tu senti ma main la glisser sous ton oreiller alors que le sommeil t'accordait un instant de répit dans tes cauchemars ? J'espère que Nethy a su te la décrire. J'ai eu du mal à te l'apporter, les gardes m'ont à l'œil. Heureusement, je suis à ton service et ils ne comprennent pas ce que ça implique. Ils m'ont cru quand je leur ai dit que je devais rester en faction près du lit au cas où tu aies besoin de quelque chose.

Pourtant, ça ne suffit pas. Chacun de tes gestes devient plus mesuré, tes éclats de rire quittent le château, remplacés par des murmures polis lorsqu'on te complimente. Tu deviens plus belle, plus royale. Tu crois ton peuple léger et enfantin, car ton père t'entourne de mensonges. Tu racontes au vent que le meurtrier de ta mère est un monstre, une erreur de la nature qui n'a sévi qu'une fois et attend de revenir te chercher, comme il te l'a promis. Tu es loin de te douter qu'il ne s'agit que d'un homme comme les autres.